

Jean-Louis Baudry

Écrire, fiction et autobiographie

(Horlieu, 1995)

IV - Le matériau de l'écrivain

Il serait temps de dire quelques mots sur le matériau de l'écrivain. À partir de quoi écrit-on ? À partir de mots, d'objets de la réalité, de contenus mentaux ? La chose ne va pas de soi.

Comme je me posais la question du matériau de m'écrivain, il m'est apparu que l'on pouvait envisager *À la recherche du temps perdu* comme l'histoire d'un homme qui, désirant écrire, raconte sa quête du matériau qui lui permettra d'écrire. C'est le matériau qui permet d'écrire et non le choix d'un thème. La découverte de ce matériau à la fin de l'œuvre coïncide avec le commencement de la rédaction du livre qui, pour nous lecteurs, s'achève.

Je ne retiendrai de cette quête que deux épisodes qui me semblent éclairants.

L'incertitude du narrateur est exprimée dans les deux chapitres qui portent les titres « *Noms de pays. Le nom* » et « *Noms de pays. Le pays* ».

On sait que les noms de pays donnent au narrateur un grand désir de voyage. Venise, Florence, Balbec, suscitent des images exaltantes que leur nom semble contenir. Pourtant le narrateur devra reconnaître que ces images, pour exaltantes qu'elles soient, sont réduites. « *...ce à quoi aspirait mon imagination et que mes sens ne percevaient qu'incomplètement et sans plaisir dans le présent, je l'avais enfermé dans le refuge des noms ; sans doute, parce que j'y avais accumulé du rêve, ils aimantaient maintenant mes désirs ; mais les noms ne sont pas très vastes ; c'est tout au plus si je pouvais y faire entrer deux ou trois des "curiosités" principales de la ville et elles s'y juxtaposaient sans intermédiaires ; dans le nom de Balbec, comme dans le verre grossissant de ces porte-plume qu'on achète aux bains de mer, j'apercevais des vagues soulevées autour d'une église de style persan. Peut-être même la simplification de ces images fut-elle une des causes de l'empire qu'elles prirent sur moi.* »

De l'autre, un objet que les conditions réelles de l'observation empêchent d'apprécier et de véritablement contempler : « *...mon esprit... s'étonnait de voir la statue qu'il avait mille fois sculptée réduite maintenant à sa propre apparence de pierre, occupant par rapport à la portée de mon bras une place où elle avait pour rivales une affiche électorale et la pointe de ma canne, enchaînée à la Place, inséparable du débouché de la grand'rue, ne pouvant fuir les regards du café et du bureau d'omnibus, recevant sur son visage la moitié du rayon de soleil couchant...* »

D'un côté, nous avons donc bien un dispositif mental sans objet, de l'autre un objet dont les conditions d'apparition détruisent le dispositif mental qui permettrait d'en apprécier la véritable nature.

Cette contradiction semble avoir été cependant résolue déjà lors d'une expérience antérieure du narrateur, lorsque, justement après avoir renoncé à écrire faute de trouver une inspiration à la mesure des grands sujets qu'il se propose, lors d'une promenade dans la carriole du docteur Percepied, il cherche à décrire les clochers de Martinville. Or, comme lorsqu'il voyait les aubépines et que pour mieux en jouir, il était obligé de

fermer les yeux, de s'abstraire de la perception, ce n'est qu'une fois qu'ils ont disparu de sa vue que le narrateur est en mesure d'écrire. L'écrivain, à la différence du peintre, ne travaille pas sur le motif. Ce n'est pas dans l'objet réel, dans la perception, que se trouve le modèle, mais dans sa transposition dans l'esprit, dans les traces qu'il a laissées. Autrement dit, il n'y a pour l'écrivain d'autre objet que ceux de la mémoire. Le fournisseur de l'écrivain est toujours la mémoire. La métaphore qui rapproche d'une manière imprévisible deux réalités distinctes et éloignées est nécessairement une affaire de mémoire, puisque l'une au moins est absente.

La publication initiale est épuisée, mais on peut lire l'intégralité de ce texte dans le n°2 des *Cahiers de Tinbad* (été 2016).